

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 77 (1989)

Heft: 12

Artikel: Histoires d'autres

Autor: Bugnion-Secretan, Perle

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Histoires d'autres

A la saison des fêtes de famille et du repli sur l'intimité, nous avons eu envie de consacrer un dossier à celles et ceux qui sont en dehors du cercle. Les femmes ont été de tout temps les autres de quelqu'un : nous savons donc de quoi nous parlons quand nous parlons d'altérité.

Ce dossier a été conçu et réalisé par Martine Chaponnière, Perle Bugnion-Scretan et Brigitte Polonovski Vauclair, avec la collaboration de deux personnalités extérieures à la rédaction : Dominique Perrot, chargée de cours à l'Institut d'études du développement de Genève, et Vesca Olsommer, députée écologiste au Grand Conseil genevois.

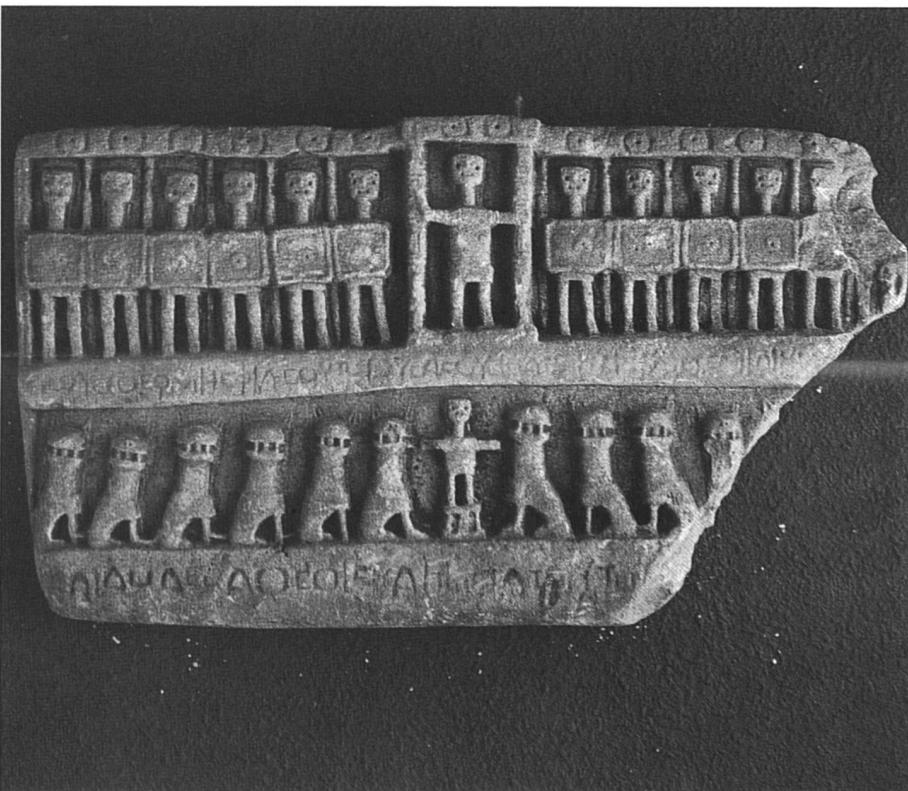
Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » En faisant de ce commandement l'équivalent du « Tu aimeras ton Dieu », en lui donnant la même valeur, Jésus a orienté non seulement le développement spirituel, mais aussi le développement social de l'Occident. Peut-être faut-il aller dans tel pays de vieille culture et de grande ferveur religieuse, où l'on côtoie dans le même instant la pire misère et l'indifférence, le fatalisme de toute une partie de la population à l'égard de cette misère, pour apprécier combien avec leur équivalence les deux commandements de Jésus ont imprégné notre civilisation et l'imprègnent encore en dépit de la déchristianisation.

Le souci du prochain reste l'une des priorités de notre culture. Mais qui reconnaissent-ils comme notre prochain ? L'aimons-nous vraiment, pouvons-nous l'aimer comme nous-même ? Le prochain, même le plus proche, n'est-il pas toujours un autre, et combien souvent un étranger ?

Le destin de l'étranger

Dans « étranger », on ne saurait trop le souligner même si c'est une lapalissade, il y a « étrange », et c'est l'étrangeté qui a toujours été ressentie comme une menace, comme un défi à l'individu, au groupe qui la rencontre dans l'autre. La crainte devant l'étrange a de tout temps marqué, elle aussi, le destin de l'étranger au travers de notre histoire européenne.

On la trouve dans le mythe archaïque des Danaïdes fuyant l'Egypte et demandant asile à Argos pour échapper à des mariages forcés. Elles sont acceptées à Argos en raison d'une lointaine ascendance



Bas relief votif de Lycie. Qu'est-ce qui fait la différence ?

grecque, mais condamnées à remplir un tonneau sans fond. Il y a dans ce mythe déjà l'image de l'arrachement de l'étranger à sa patrie, la méfiance de la terre d'accueil, mais aussi la protection accordée. On y trouve même déjà la lutte entre les sexes, et, à l'aube de notre culture, les premiers étrangers sont des étrangères.

Le mot « barbare » dont les Grecs qualifient les étrangers, souligne l'importance de la langue dans le sentiment de l'étrangeté chez l'étranger. À l'époque classique, on essaie, par la création de statuts spéciaux, de trouver un compromis conciliant l'utilité économique des étrangers pour la cité et les craintes de la population. On donne un porte-parole aux étrangers, et l'*Odyssée* et les poètes explorent leur condition d'hommes traqués, exilés, étrangers dans la cité.

Citoyens conditionnels

Au pragmatisme politique des Grecs s'oppose le juridisme romain : des droits pour les citoyens, aucun pour les étrangers, comme plus tard, le christianisme devenu religion d'Etat, les païens seront privés de droits. Tout de même, à un moment donné, les philosophes stoïciens, sensibles à l'universalité de l'humain, réverront d'un monde où s'effacerait les différences entre Grecs et barbares, maîtres et esclaves, citoyens et étrangers, hommes et femmes. « Je suis homme ; rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

En Israël, peuple élu, peuple avec qui Jahvè a conclu une alliance, l'étranger peut revendiquer les mêmes droits s'il s'arrache à sa terre d'origine, comme Abraham, s'il embrasse le monothéisme, s'il se convertit.



Rappelons au passage que Marie et Joseph, arrivés de Nazareth dans Bethléem, leur ville d'origine, n'ont pas trouvé de place à l'hôtellerie et durent s'enfuir avec leur nouveau-né, si bien que Jésus passa sa petite enfance en exil en Egypte.

Saul de Tarse en Cilicie, alias Paul, à la fois pharisién et citoyen romain, polyglotte et voyageur infatigable, fait de marginaux — femmes, marins, étrangers attachés à des cultes divers — les porteurs du message évangélique et les premiers membres d'une communauté qui transcende les structures religieuses, politiques ou sociales du moment. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père. »

Augustin, l'Africain, oppose sa cité de Dieu, terre de liberté, aux cités fondées sur l'oppression. On s'approche avec lui de l'époque des migrations, puis des grands

d'une communauté humaine basée sur la raison, car l'homme raisonnable veut la concorde, et il imagine un système juridique où il n'y aurait plus d'étrangers, mais où les différences seraient respectées. Mais le romantisme, qui exalte les qualités du héros, exalte aussi l'individualisme et le nationalisme, à l'encontre des idées de Kant. Il enfantera la forme extrême et la plus aberrante de la haine de l'étranger.

Au cours des siècles, on le voit, les étrangers n'ont cessé de faire problème, quelle que fût la nature de leur spécificité : race, nationalité, langue, culture, religion, idéologie politique. Et les solutions ont oscillé entre l'intégration, que l'étranger ne peut ou ne veut souvent pas accepter, ou l'enfermement de l'étranger, privé de droits, dans un ghetto. Julia Kristeva, du très beau livre* de laquelle on a tiré ce trop bref rap-

dont le livre est si riche, ne le rappelle pas, mais peut-être est-ce trop simple et trop banal ? — au vieux « Connais-toi toi-même » inscrit au fronton du temple de Delphes et dont Socrate avait fait sa devise.

Prendre sa place

L'homme et la femme sont aussi « l'autre » l'un de l'autre. Si Freud a mis en lumière le rôle de l'angoisse devant la mort, devant le sexe féminin et devant les pulsions, Corinne Chaponnière, dans son *Mystère Féminin***, a subtilement analysé le rôle de la volonté de pouvoir dans la relation homme-femme : dans la mesure où une femme a, est une présence, elle remplit un espace que l'homme estime lui



pèlerinages, mais époque aussi du durcissement des positions religieuses, avec bientôt l'apparition de l'inquisition. Avec les nouveaux pays découverts par les Colomb et les Magellan, le cercle des étrangères, des étrangers à rencontrer, à comprendre s'élargit encore. Thomas More invente son pays d'Utopie, Rabelais s'amuse, Montaigne s'étonne et explore son moi afin de n'avoir pas à quitter sa tour. Richesse aussi de la Renaissance redécouvrant l'Antiquité grâce aux Arabes.

Avec la Réforme, le monde chrétien se divise. Protestants et catholiques deviennent des étrangers les uns pour les autres, et la politique se glisse dans la faille. C'est la guerre.

L'homme raisonnable et le héros

Au siècle des Lumières, avec Montesquieu, Diderot, Rousseau, Voltaire, Condorcet, on s'oriente vers la notion des droits de l'homme, qui devrait surmonter les clivages dus au poids de l'Histoire. Mais la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen que proclame la Révolution refuse les droits fondamentaux aux étrangers et aux femmes.

Les guerres révolutionnaires et napoléoniennes donnent à l'idée de nation une force nouvelle. Au lendemain de ces guerres, Kant, pacifiste et universaliste, lance l'idée

de quelques faits connus, est psychanalyste. Elle ne se contente pas de survoler l'Histoire. Il lui faut explorer le problème de l'étranger encore à un autre niveau, celui où elle trouvera la cause de cette crainte éternelle, universelle devant l'étranger, devant l'altérité, cette peur qui engendre haine et rejet de l'étranger.

L'étranger en nous-même

Freud a dévoilé l'étrangeté qui habite en nous, faite de tout ce que nous avons refoulé au plus profond de notre inconscient, que la rencontre de l'étranger fait réapparaître, et que nous projetons sur lui. Nous le rendons responsable de l'angoisse qui nous saisit à la révélation de cette étrangeté en nous. Nous redoutons la confrontation avec l'autre parce qu'elle menace l'identité que nous nous étions construite, que nous avions cru être notre, derrière laquelle nous nous étions barricadés et dont nous découvrions la fragilité. C'est vrai pour l'individu, c'est vrai pour le groupe, c'est si généralement vrai que c'est peut-être l'élément universel sur lequel pourrait se fonder une société sans étrangers, où il n'y aurait ni intégration ni rejet, mais le respect raisonné et raisonnable des différences, et l'union concertée de ces différences reconnues et acceptées.

La boucle est ainsi bouclée. On en revient — et on est étonné que Julia Kristeva,

appartenir, il lui faut donc vider la femme de son être propre pour pouvoir investir lui-même l'espace ainsi récupéré.

Des aspects analogues de la relation avec l'autre, en particulier avec l'étranger au sens courant du terme, se retrouvent dans la relation entre générations : le jeune qui veut s'approprier l'espace occupé par le vieux, le vieux qui se sent exilé dans la culture qui s'élabora autour de lui, sans qu'il puisse toujours la comprendre, qui n'est plus la culture qui l'a formé, celle qu'il a aimée et dont le jeune ne voit plus le sens. Le jeune se fait un jeu de souligner son altérité, parfois même avec agressivité, ce qui provoque l'intolérance des gens âgés. Quant au retour à l'intégrisme ou au fondamentalisme, quel que soit le nom qu'on lui donne et quel que soit le credo auquel il se réfère, il implique, lui aussi, une recrudescence de l'intolérance.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » En somme, en dépit de ce que tu es toi-même, en dépit de cette étrangeté qui t'effraie dans l'autre et qui est d'abord le reflet de cette part d'étrangeté que tu portes en toi. Le « connais-toi toi-même » serait-il la clé d'une relation saine avec l'autre, avec l'étranger ?

Perle Bugnion-Secretan

* Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1989.

** Corinne Chaponnière, *Le Mystère féminin*, Orban, 1989.